Rompre les charmes

Du même auteur

Psychanalyser
Seuil, coll. « Champ freudien », 1968 ;
coll. « Points Essais », 1975

Démasquer le réel
Seuil, 1971 ; coll. « Points Essais », 1983

On tue un enfant
Seuil, 1975 ; coll. « Points Essais », 1981

Le Pays de l'autre
Seuil, coll. « Champ freudien », 1991

État des lieux de la psychanalyse
en collaboration avec l'A.P.U.I.
Albin Michel, 1991

Écrits pour la psychanalyse, tome 1
Demeures de l'ailleurs (1954-1993)
Arcanes, 1996 ; rééd. Seuil-Arcanes, 1998

Écrits pour la psychanalyse, tome 2
Diableries (1955-1994)
Seuil-Arcanes, 1998

Serge Leclaire

Rompre les charmes

Recueil pour
des enchantés de la psychanalyse

Éditions du Seuil

La première édition de cet ouvrage
a paru chez InterÉditions, Paris, en 1981

ISBN 978-2-02-129303-6
(ISBN 2-7296-0095-7, 1re publication)

© Éditions du Seuil, janvier 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Le psychanalyste à l'envers 11

1.Charmes de chez soi 15

Heimlichkeiten 17
S. Leclaire à J. Lacan : une lettre 23

2.Charmes d'ailleurs 27

Les mots du psychotique 29
Sur la logique du pouvoir 44
L'inconscient : une autre logique 58
Fragments de langue d'avant Babel 71

3.Charmes d'autrefois 83

De l'objet au sujet : une question de langage 85
La cité enchantée ou le doute : une question d'amour . 99
A propos d'un fantasme de Freud : note sur la transgression 115
Du désir des anges ou le bonheur considéré comme contre-fantasme 138

4.Charmes de la polémique 145

L'analyste à sa place ? 147
L'objet *a* dans la cure 151

Comment ça désire : la pulsion α. 160
L'empire des mots morts 172
Arguments, tracts et déclarations 176

5.Rompre les charmes 187

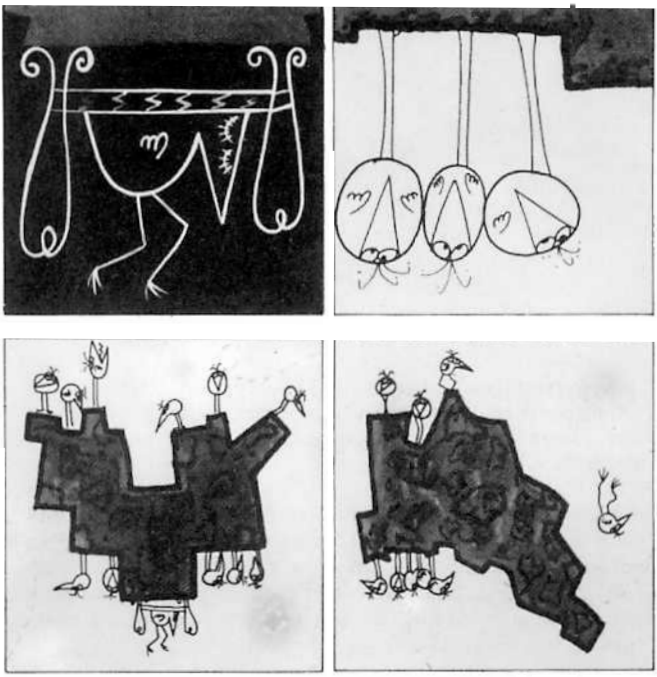
La tentation de Dieu 189
Un soulèvement de questions : le mouvement psychanalytique animé par Jacques Lacan 199
IO. Mise en actes : une affaire de mots 211
Un travail de mutation 223
La question du lien social 227

Notes et références bibliographiques 233

Apparemment, un recueil à l'usage des familiers du sérail psychanalytique ; en fait, une invite à penser et travailler ce qui, dans notre société, résiste obstinément à tant de « bonnes intentions ».

Ce qui résiste ? Une passion secrète, un culte toujours plus vivace de l'idole narcissique, solidement protégée par une conjuration d'alibis « altruistes ». C'est le mérite de la psychanalyse de l'avoir rappelé ; c'est son paradoxe, aujourd'hui, de restaurer ce culte et ses charmes.

L'« État psychanalytique », microsociété transparente en son ordre incestueux, s'avère riche d'enseignements pour tous ceux qu'interroge le malaise dans notre civilisation.



… Comme vous le savez, la planète shadok était soutenue dans l'espace par les SHADOKS SPÉCIAUX, avec des pattes en haut, et qui empêchaient la planète de tomber. Mais ces Shadoks-là n'avaient aucun sens de leurs responsabilités, et il arrivait même à certains d'aller se coucher, de sorte que, quand ils étaient sur le dos, leurs pattes ne soutenaient plus rien du tout… et la planète aussitôt se déformait. … Ou bien, pour protester ils se mettaient tous du même côté et la planète devenait alors pratiquement inutilisable. Tout cela avait des conséquences très gênantes pour les… SHADOKS D'EN HAUT.

Jacques Rouxel, *Les Shadoks, pompe à rebours*,
Éd. B. Grasset

Le psychanalyste à l'envers

Les acteurs du mouvement psychanalytique, à qui ce recueil s'adresse, trouveront dans ce volume des documents pouvant (ou non) être intégrés dans la somme d'écrits qui constitue le versant manifeste et public de la psychanalyse en France.

Mais ce volume recèle aussi quelques éléments pouvant servir à une lecture des mirifiques trompe-l'œil qui ornent les impasses et labyrinthes en quoi consiste la situation présente de la psychanalyse.

Deux verrous, au chiffre soigneusement brouillé, scellent aujourd'hui la clôture du champ qui se voulait ouvert à l'inquiétant présent ; ils commandent l'épuisement d'un mouvement qui ne se déchaîne plus qu'en une course aux abîmes à l'intérieur des scintillements d'une énorme géode minérale ; ils ordonnent le dépérissement d'une pratique qui ne garde plus du scandale salutaire que la respectabilité de sa parodie cynique.

Pourtant, dans l'étalage des charmes rétro qui assurent encore le succès de façade des boutiques « psy » débordant de soldes en tous genres : produits « naturels », biochoses et psychomachins, gadgets au design sophistique du genre mathématique, graphique, topologique, etc., gisent éparpillés, aussi manifestes que la si bien dite « lettre volée », les chiffres avec lesquels se combine le verrouillage de l'espoir.

L'impératif « pas de deux » condense assez éloquemment l'agencement du premier verrou : l'« un narcissique » continue de faire loi en collusion avec l'insoutenable mais robustement mythique « un phallique ». Référent publiquement désavoué, théoriquement ruiné, mais secrètement et encore religieusement révéré, donc pratiquement intouché. Intouché, si ce n'est dans ce qui peut encore se passer dans quelques relations psychanalytiques aujourd'hui renvoyées dans une clandestinité obligée par rapport à l'État psychanalytique.

Serions-nous trop occupés à servir ledit État, à exploiter ce qu'il nous invite à faire avec lui, en l'occurrence la capitalisation d'un pseudo-savoir sur l'inconscient ?

Aurions-nous la secrète nostalgie de pouvoir nous endormir quand même dans le sein d'un métalangage toujours renaissant ?

Ou, plus cyniques, n'aurions-nous pour tout « désir » que d'être les apôtres d'un nouvel ordre pervers qui nous assurerait, en plus d'une « jouissance » institutionnalisée, d'un immense succès auprès des pouvoirs de tous ordres ?

Le régime « social-incestocratique » dans lequel nous vivons indique, à qui voudrait s'en servir, la suite des chiffres à composer pour faire choir la chevillette qui scelle l'éternelle enceinte qu'est « la grande muraille de l'Une » : Mère-modèle, toujours pleine des « Grâces » du tout-un si précieux, indéfiniment vouée à (re)produire du pareil au même. Sur la scène ainsi ordonnée par une toujours mythique « origine », jouent des travestis : des papas, des fils ou des filles ; et ce qui ne cesse de se représenter, c'est la gloire de l'Idole, image une et unifiante.

Pitoyable Jérusalem de la croisade des morts avant terme, refuge magnifié de tous les morts-vivants, c'est là que l'on est fermement invité à se faire interner à vie. Ainsi donc, ce n'est pas l'inceste qui est interdit sous ce régime (qui recueille le plus large consensus) : il est au contraire impérativement prescrit. Mais ce qui est proscrit, sous peine d'exil, de relégation, voire d'expédition *ad patres*, c'est d'en sortir.

Pensez donc : ça ferait de *l'autre*, de l'aliéné(e), du fou !

Où irions-nous ? Ce serait tout simplement ingouvernable s'il n'y avait pas que des pareils au même !

Comment ne pas constater que les psychanalystes, en proie aux prodiges de leur éphémère et très aléatoire naissance, s'en trouvent tout retournés, cul par-dessus tête. L'un et l'autre ayant, en cette position, à faire bonne figure, il suffit de consacrer le psychanalyste à l'envers, sorte de Shadok d'en bas, soutenant, les pieds en l'air, sa planète inconsistante, pour que ceux d'en haut ne tombent pas. Voilà qu'il importe maintenant pour eux de soutenir le sol sûr du régime social-incestocratique, défrayant à rebours les antiques passes de la circulation incestueuse.

Et les voilà sur le point de réaliser la cauchemardesque fantaisie de Raymond Devos où la clôture d'une place ordonne, en fin de compte, le vivre et le mourir dans le ménage interminable d'une enceinte balisée de sens interdits.

Précieuse métaphore que ce panonceau barré d'un trait blanc qui dit le signifiant interdit ou l'interdit d'accéder au signifiant ; il est imposé au psychanalyste d'aujourd'hui, dans le même temps que celui-ci s'autorise, sur invitation expresse, à jouer à profusion de mille simulacres de signifiants. Nouvel avatar du même « corps », interdit mais imposé en silence, le signifiant est doublement barré, interdit de pensée et de pratique… Banale ironie d'un destin complaisamment trafiqué : les héros chevauchant dans les mythes, antiques et modernes, pour en dénouer l'emprise mortelle, s'empêtrent dans les fils jusqu'à devenir les hérauts bavards et suffisants du toujours même ordre nouveau : le régime social-incestocratique.

Notons, à l'attention des exégètes, que l'on pourra reconnaître :

– dans le verrou incestueux, l'effet de la part impayée du legs de Freud ;

– dans le verrou narcissique, l'effet du non-dit qui anime l'élaboration de Lacan.

Ce que l'on voit aujourd'hui, c'est que la majorité des psychanalystes qui « ne s'autorisaient que d'eux-mêmes », à peine sortis de l'école qu'ils n'ont même pas eu la peine d'avoir à casser, sont devenus les adeptes d'une cause.

Il est surtout remarquable qu'ils se soient regroupés,

enthousiastes ou maugréants, sous l'égide de fait d'un fils qui a l'extrême mérite de n'avoir pas fait mystère (au temps de son obédience au Grand Timonier) du serment qu'il avait prononcé de réaliser la disparition de la psychanalyse. Il tient parole : c'est la clé de son succès.

Une escouade d'enchanteurs besogneux, sincèrement enchantés d'un « peu de figure » et de féeriques magistères, manipulent sucres d'orge, baguettes et formules magiques. Groupés en cellule de type familial, ils incarnent ingénument (?) le *verrou incestueux* et s'emploient spectaculairement à dénoncer le *verrou narcissique* qu'ils illustrent brillamment.

Et lesdits psychanalystes, tout renversés dans les charmes de leurs entrecroisements redoublés, suivent.

Dans ce contexte où règnent les fils-mères, maîtres ès lien du fil rouge, publier un recueil pour désenchanter les Parques de bazar relève de l'im-pertinence, sinon de l'utopie. Mais qui sait ? Peut-être que quelques-uns de ceux qui protestent aujourd'hui que « ce n'est pas leur histoire » trouveront dans la trame de ces textes des mots qui résonneront en eux avec l'extrême familiarité que procure la rencontre au présent d'une autre histoire.

Sans doute y a-t-il dans la forme du « recueil » de textes datés et localisés une aura « posthume » qui ne manque pas de me questionner : mais qui serait donc mort ? Il me plairait d'être assuré que c'est celui qui chantait une psychanalyse qui l'enchantait. Mais il me plairait aussi de découvrir maintenant que l'aventure psychanalytique peut aujourd'hui se poursuivre avec des *autres*, enfin décidés à dire et à faire ce que le rapport à l'inconscient exige de qui le met en œuvre : s'éveiller.

Novembre 1980

1
Charmes de chez soi

Entre nous, comme il se dit sur le ton de la fausse confidence, la maison des « nous autres psychanalystes » ne manque pas de charmes, inquiétants. Nulle nécessité à les dévoiler ; ils le sont, en notre temps, au grand jour.

Tout au plus peut-on espérer que ce qui scelle en tous lieux la conjuration des « nous autres » laisse apparaître la trame tragique qui la tisse : l'inquiétante étrangeté de l'autre, péril de vie au regard du précieux narcisse.

Pour s'en garder, tous les moyens sont bons : restaurer les églises et leurs dieux, ou s'instaurer un *nous* comme *autre*, ou mieux encore, les deux à la fois : un seul peuple, un seul guide !

Oublierait-on toujours que l'on ne sait que trop où cela mène?

Heimlichkeiten[1]

Ce soir, Luis, au pays d'Urlinda où il fait halte depuis trois jours, a parlé trop vite. Relatant à la veillée sa longue marche du jour dans la lande, Luis leur a dit que là-bas, assez loin vers l'est, en un point où le ruisseau pourtant modeste semble s'être taillé un espace de douceur dans la roche à fleur de terre, là où il s'étale en eaux presque dormantes entre un tapis de verdure et des frondaisons dont les têtes mouvantes comblent de leurs frémissements l'espace du sol défait, là, il avait fait une rencontre. Noir, des yeux de feu d'une extrême douceur, délié dans tous ses muscles énumérés, force tranquille accordée à la paix du lieu, confiant comme s'ils se connaissaient de toujours, un cheval était là. Ont-ils conversé ? Luis a-t-il rêvé ? Comme le soleil déclinait, le cheval s'en est allé, et Luis est rentré au pays par des chemins inconnus.

L'extraordinaire de cette rencontre aurait dû l'inciter à la taire aux gens du village, alors que, se laissant aller à la chaleur de la veillée, il se mit à la raconter à ses hôtes. A peine avait-il évoqué la figure du cheval noir que les yeux qui l'entouraient chavirèrent dans une terreur sacrée, les uns sombrant dans une peur folle, les autres brûlant d'une rage vengeresse. Luis entrait en plein cauchemar ; « tu as rencontré le diable », glapirent les plus apeurés ; « il eût suffi que tu te saisisses de deux branches et les brandisses en un signe de croix, pour t'en assurer et t'en protéger ! » Les plus calmes, tout en proie à leur violence contenue, lui expliquèrent que c'était une bête terrible dont la venue dans les entours du pays causait les pires ravages. Après treize lunes de répit, elle était donc revenue ; il fallait cette fois la capturer, car elle

défiait la mort autant qu'eux craignaient de la mettre à mort. Mais tous considéraient maintenant Luis avec une instinctive méfiance tant son récit manifestait à l'évidence sa diabolique complicité ; l'hôte de marque allait être utilisé comme guide, otage et appât. Il fut donc décidé de partir avant l'aube pour cette chasse apocalyptique.

La lumière encore oblique du soleil à peine montant signala de loin, par un ondoiement scintillant des vagues immobiles de la lande, le lieu dont Luis espérait encore qu'il n'avait été qu'un mirage de rêve. Les cavaliers se déployèrent à la ronde pour agencer le piège… Dès lors, tout se déroula selon un rituel millénaire dans un somptueux montage de western ; le premier qui réussit à lancer sa corde sur la bête fut traîné dans la lande ; vingt fois le cheval noir manqua réussir à échapper aux entraves qui rayonnaient et se rompaient. Au plan final de la célébration, il était amarré de toutes parts comme un astre noir dans la blancheur d'un midi sinistre. Luis s'éloigna.

Je ne peux m'empêcher de penser que toute venue au monde s'ordonne dans un rituel du même mode. La grande affaire n'est assurément pas de couper le cordon ombilical, mais bien d'assujettir aussitôt le nouveau venu par des liens autrement plus solides : on le numérote, on le nomme, on l'enregistre ; rien là que de très naturel dans un monde où ça parle, écrit et compte. Mais, pour faire bonne mesure, on sacralise ouvertement ou secrètement chacune de ces opérations, comme on enduit une corde pour la faire imputrescible. Puis, dans chacun des petits mondes que l'assujetti aura, *nolens volens*, à traverser ou à habiter, le même rituel, indéfiniment se répétera. « Ne vous en faites pas », dira le directeur d'École aux parents désemparés, « nous allons le prendre en main, pour en faire un homme… libre » bien sûr, car tel est le vocabulaire de notre temps. De quoi s'agira-t-il, sinon d'assurer les rets qui le tiennent aux arrêts, puis d'apprendre à l'assujetti à s'enferrer bêtement dans les fers où il est pris ? Et, s'il montre une agilité et docilité suffisantes dans le maniement des différents codes en usage, à lui apprendre à fabriquer, voire à inventer de nouveaux liens symboliques qui lui donneront pouvoir, pour un temps, de maîtriser de nouveaux sujets assujettis ?

Je ne peux m'empêcher de penser néanmoins qu'il est pos-

sible de donner lieu réellement à une pratique de déliaison implacable de tout ce qui fait moyen de pouvoir et d'assujettissement. La psychanalyse prétendait logiquement devenir cette pratique. Mais quand on entend aujourd'hui encore disputer du lien à la mère en toute méconnaissance du fait qu'il ne s'agit là que d'une métaphore sommaire pour travestir les entraves symboliques absolument dominantes, quand on constate que l'essentiel de la pratique consiste non à *dé-lier (analuein)* mais à produire de nouveaux liens hautement sophistiqués pour en user séance tenante, on ne peut qu'être rétif à collaborer à l'œuvre de la maison analytique, si sympathiquement *heimlich*, dont la pratique de fait découle en droite ligne de celle des assujettisseurs de tout temps.

Quelle est donc la folle crainte qui nous repousse obstinément dans l'enfer de la répétition ? De quoi ont donc si peur les fiers cavaliers d'Urlinda ? Quelle terreur sacrée règne en souveraine au sein du jury d'agrément[2] ? Celle des SNI ! Entendez : des *sujets non identifiés*[3] ! Infiniment plus inquiétants que les OVNI (objets volants non identifiés), les sujets non identifiés sont aussitôt soumis aux pressions les plus vives pour supporter une désignation reconnue et s'astreindre (librement !) à une assignation à résidence. Il importe de se donner le change, et, quand même, de s'assurer du sujet (comme il est dit en termes de police) : c'est là qu'il est, c'est là qu'il vient, c'est là qu'il va. Toutes ces précautions ont d'amples justifications : c'est que le sujet non identifié, le SNI, est d'abord un traître soupçonné d'être détenteur d'une puissance maléfique et, très précisément, mortifère. Traître à quoi ? A la toute-puissante conjuration des *sujets-qui-se-prennent-pour-un*. Un ? (Un clivé, bien sûr, en autant d'uns, mal barrés !) Un homme, une femme, un père, une mère, un fils… Qui se prennent pour un analyste, un AE, un membre du jury d'agrément[4] ; ou encore, un marginal, un « dissident », un dingue ! On dirait qu'il est vital de se prendre pour un ! D'ailleurs, à la moindre transgression de la limite-une, c'est un chœur d'indignation. « Ça suffit », siffle l'un qui se sent excédé ; « il y a quand même des limites », opposent de leur peau les amis du cercle. En effet, cette bulle sacro-sainte de l'un semble le minimum exigible (c'est le cas de le dire)

pour refaire tout-un-tout-pareil le noyau d'une horde ordinaire où se perpétuera, sous l'égide de Saint Même (Sainte Mère ou Saint Père, c'est du pareil au même !) *L'inique rapport d'un à un* : captation, possession, prédation ; phallicisation, violation, castration ; séduction… et on recommence. Prétendue « relation », et même, relation modèle, matricielle, pourtant exclusive de toute « autre » qui n'aurait point statut de semblable à la même.

Peut-être le temps serait-il venu, puisque la psychanalyse nous en donne les moyens, de dépasser cette folle passion qui consiste, quoi que nous en ayions, à refaire encore et toujours de l'un… au dépens de l'« autre », cela va de soi. Même si, comme tout bon chrétien inquisiteur, nous ne cessons d'invoquer l'Autre, celui qui est déjà expédié dans l'autre monde.

L'autre ? Et si c'était précisément le sujet non identifié ?

Dans la lande d'Urlinda, rayons sinistres autour du splendide astre noir capturé, les amarres font étoile. Au centre de la place de l'Étoile, sujet non identifié et, qui plus est, *mort* ; un soldat inconnu. De quoi faire l'unanimité ! Encore.

A moins que l'on ne s'avise que si le lieu d'enfermement d'un mort non identifié fait admirablement signe d'unité, exaltant le « tous pareils », tous fils de la même père-matrie, c'est que… Quoi ? C'est que tous les sujets-qui-se-prennent-pour-un s'y reconnaissent d'une façon étrangement intime : *un mort inconnu*.

Plutôt que de continuer passionnellement et aveuglément à produire de nouvelles chaînes symboliques en sophistiquant indéfiniment notre arsenal théorique, ne serait-il pas plus convenable au travail psychanalytique de mettre en œuvre une pratique analysante qui consisterait littéralement à délier tout un chacun de ce qui l'entrave au premier chef, à savoir la possession héréditairement transmise de ce qu'on appelle *sa propre mort ?* Possession dérisoire et stupide s'il en est, qui fait cependant chacun prioritairement occupé par la gestion de son mausolée intime, le plus cher et le plus sacré d'entre tous, autour duquel s'édifie inlassablement, superbement « humaine », la gloire narcissique du statut d'un ; celui que possède en toute propriété sa propre pourriture. « Ce n'est pas à n'importe qui que je dirais "pourriture" » avait lancé

Michel de Certeau[5], une injure pour familiers, en somme !

La mort ne règne, il est vrai, toute-puissante dans les relations d'un à un, que pour autant que le misérable jeu de son appropriation conforte chacun dans un système hautement profitable de tout ou rien. D'une part, le système maintient des lieux dits de pouvoir d'où la mort s'administre. Tout un, pour régir ces lieux, fera l'affaire : du Dieu tout-puissant au petit chef, en passant par l'instance d'État ou n'importe quelle Cause unique. Car il importe en « haut lieu », c'est-à-dire dans les bas-fonds, que rien ne change de ce rapport débile à la mort : que chacun soit assuré et conforté dans l'absurdité qu'il y aurait un organisme de gestion qui s'occuperait par délégation de *sa* mort, tout comme une banque gère le patrimoine dont le supposé propriétaire s'imagine jouir. D'ailleurs, si vous avez de la religion, n'hésitez pas à donner tout le bénéfice à la banque, de Saint Phalle ou du Saint Esprit de préférence : vous aurez alors le statut de nu-propriétaire de votre mort avec l'assurance d'en jouir au centuple… après. Si le système se perpétue ainsi, c'est qu'il est non moins profitable pour l'administré ; cela lui permet d'éviter, en toute sécurité, d'avoir à interroger ce qui fonde son statut narcissique le plus secret de sujet-qui-se-prend-pour-un. Jeu de dupes, on s'en doute. Car il s'avère, dans la pratique quotidienne des relations dites humaines, que jouissent en fait de cette fantomatique propriété ceux qui, tout uniment, affirment jusqu'en ses conséquences ultimes la nature « éternelle » du sujet-qui-se-prend-pour-un, à savoir : *pas d'autre*. Ce qui, dans son épure, donne : moi, l'un, je te tue, à peu près comme on dit : mais moi, je t'aime ! Éventuellement *ad majorem Dei gloriam*. Loué soit Dieu et ses tenant lieu ! Que ne ferait-on pas pour dormir tranquille, et surtout, ne pas penser ?

A défaut de penser, qu'on se le dise : il n'y a pas de mort propre, il n'y a pas de propriété de la mort. Le rapport à la mort – celui qui ne se contente pas d'un simulacre d'appropriation narcissique – *le rapport à la mort est ce qui fonde le politique*. Je veux dire le politique à produire, et non pas celui qui se délecte de sa forme instituée, non pas celui qui jouit du rapport à la mort en usufruitier.

Peut-être que la psychanalyse pourrait prendre en compte ce fait, le politique ? Car, après tout, le « rapport à la mort » n'est pas hors du champ de sa pratique.

Encore faudrait-il, pour ce faire en vérité, que les pièces absolument uniques qui composent nos plus purs joyaux institutionnels acceptent réellement la possibilité de se laisser traverser par l'idée d'une désintégration de leur cristalline spécularité : et que trépasse enfin la chose celée ! Nul n'y perdrait rien. Rien qu'un jeu de reflets narcissiques qui se focalisent inéluctablement en un enclos mythique, lieu de toute *Heimlichkeit*, de toute « essence du dedans » : intimité, pourriture, secret, recel de faux.

Que de trésors fictifs sont donc accumulés dans chacun de ces coffrets fantômes ! Ce n'est pas demain la veille qu'il pourra être porté atteinte à tant de richesses ! La formidable conjuration de tout ce qui fait de l'un se rassemble à son insu en une Sainte Alliance, afin que resplendisse encore et toujours, dans sa gloire décadente, la Grande Muraille de l'Une.

Inventer des passes, en instituer les modes, ne serait-ce pas, au bout du compte, affermir l'Enceinte-Même et concourir à l'œuvre de la Sainte Alliance ?

Deauville, janvier 1978

S. Leclaire à J. Lacan : une lettre *

Paris, le 15 mars 1977

Mon cher Lacan,

Près de six lustres tissent notre rencontre ; pour moi, comme une trame majeure, pour vous, sans doute, en quelques motifs de lumière et d'ombre. 1949, 1953, puis 1959, 1963 en sont les chiffres, dont les lettres resteront, pour l'heure, hors des publications historiques que l'incertain présent interroge.

C'est un point de notre histoire que je voudrais aujourd'hui questionner. Lorsqu'en 1953 je m'employais, avec quelques autres, à recueillir les adhésions à la SFP[6] naissante, que faisais-je d'autre que de proclamer qu'il y avait un analyste, et que j'étais de ceux qui l'avaient reconnu ?

Sous le ciel romain – qui en a vu d'autres –, un dieu de l'Inde nous prêtait sa voix : « m'avez-vous entendu ? » qui se répercutait en écho. A un « qui suis-JE ? » que je démarquais d'autres paroles divines pour les inscrire sur le portique du lieu analytique, un « tu es un analyste[7] » vous est venu en réponse. Il n'a pas cessé, depuis, de vous faire retour.

Les thèmes et variations sur l'être-analyste se sont d'abord chantés *a capella*, en musique polyphonique d'une renaissance aux voix ambiguës ; à Royaumont[8], c'était déjà le petit orchestre symphonique, et, à Bonneval[9], était présenté le concerto pour deux « L » qui fit date. Je vous suivis au

* Ce texte constituait ma contribution à un volume d'hommage à J. Lacan. Le projet de ce numéro spécial de *Scilicet* n'a pas eu de suite.

Domaine musical de l'École normale, vous précédai dans la cacophonie vincennoise, aujourd'hui si policée. En 1976, à Strasbourg (où je suis né, et où nous avions, vingt-deux ans plus tôt, fêté, sous l'égide de Goethe, votre cinquante-troisième anniversaire) l'ensemble des percussions n'était pas de trop pour scander le formidable chœur monotone qui vous a tant et trop comblé : je, tu, elle, nous, vous, ils, sommes, êtes, sont des analystes !

Pas possible !

Vous descendiez de l'estrade : dans la diagonale la plus grande de l'auditorium (plus de cent mètres !), nos regards se sont trouvés, et vous m'avez hélé d'un cri de solitaire en marche dans la forêt. Je suis descendu vous embrasser, reconnaissant d'être assuré en ce moment qu'il y en a un au moins : Lacan, qui ne se prend pas pour Lacan. Et puis il a été question des horaires de trains, comme pour dire que, sans doute, chacun allait repartir sur ses rails.

Si je stylise ainsi l'histoire de notre rencontre, c'est que l'être-analyste dont vous me faisiez hommage (« tu es un analyste »), et dont vous ne pouvez aujourd'hui que faire apparaître la vanité, n'en reste pas moins pris dans l'aberration d'un fantasme d'origine. Il est clair que la fondation et l'édification sans cesse répétées de « maisons analytiques » témoignent de ce que lesdits analystes n'ont pas réussi à se déprendre de la fascination d'une scène primitive. Comme si, d'un lieu mythique – où Freud rêva qu'on apposerait une plaque commémorative – était issu le « nous autres analystes », comme il se dit, mutants déjà figés par une « conscience » de classe, sinon de race. Confronté à l'hystérique, le discours analytique naissant ne cesse de prendre corps, et, comme corps, d'être joué du pouvoir. A la place de la mort, que tout pouvoir consiste à administrer, c'est la castration, le savoir, voire « lavérité » que l'analytique se prend à manipuler. En toute bonne conscience ! Ne convient-il pas, avant tout, d'assurer la conservation de l'espèce (et ça prolifère !), de préserver la pureté de la doctrine, si ce n'est de la race ?

Comment n'être pas complice d'une pareille forfaiture, rien qu'à se dire analyste ?

Il y a sept ans déjà, Odile, ma fille, ne s'y trompait point : interrogée à l'école sur ma raison sociale, elle répondit tout uniment que j'étais peintre en bâtiment. Bien sûr, elle ne

« savait pas » que c'était le métier qu'on disait être celui de quelqu'un qui devint un Führer ; mais elle n'en manifestait pas moins qu'être analyste n'était pas avouable ; ce qui lui vint pour le cacher était éloquent.

Odile a la voix grave, à peine portée. « M'avez-vous entendu ? » tonnait Prajapâti. Pas besoin d'une voix de tonnerre, ni de la sono millénaire du théâtre des dieux pour donner lieu à l'entendu. Bien sûr que votre voix a été entendue ; bien sûr aussi que le malentendu a prospéré : c'est « naturel » ! Mais quoi de plus con, aujourd'hui, que ces cénacles où l'être-lacanien tient lieu d'entendu ?

Nul lieu ne s'est encore ordonné où l'entendu ait *droit de cité* ; nul lieu où votre cri du cœur : « bande de cons », soit entendu, sinon à le devenir. Au mieux, l'odieux se dit, déjà plus fidèle à l'espoir que ce cri déclare.

Aujourd'hui, vous saisissez à pleines mains des cordes et boyaux pour en agencer les nœuds à d'autres fins que d'étranglement des voix. C'est bouleversant de vous percevoir, tentant de donner langue aux tripes, corps aux mots, attelé à produire encore la psychanalyse. Mais au lieu du perçu, c'est le malentendu qui règne : dès lors que l'odium suscité par votre cri ne peut être reçu en vérité, il est pris dans le seul ordre du pouvoir ; là au moins, avec le tu hais, ou tuer, on est à son affaire.

Reste le « tu es »…

Ce n'est pas parce que le corps des analystes, affamé et encore absent de tout lieu, ne cesse de se sustenter du corps vivant de Lacan qu'il l'a déjà bouffé !

Allez ; je vous embrasse.

S.L.